

TÉLÉ OBS

Cahier n° 2 de l'édition n° 3073 du 24 août 2023

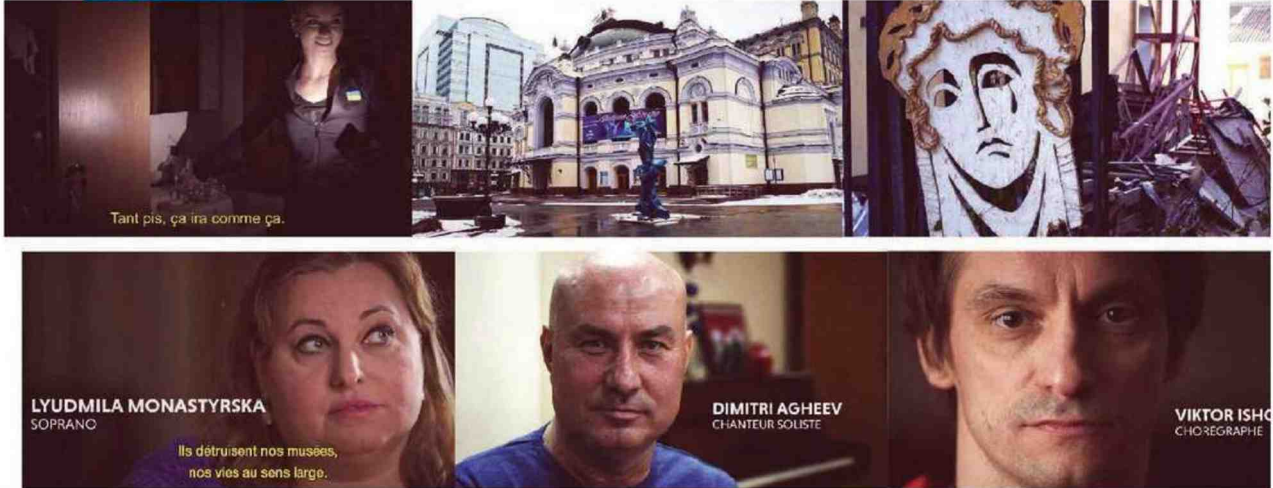
"KIEV, UN OPÉRA EN GUERRE"

ARTE.TV

FILMS, SÉRIES, DOCUMENTAIRES... **VOTRE GUIDE DU SAMEDI 26 AOÛT AU VENDREDI 1^{ER} SEPTEMBRE 2023**



SÉRIE DOCUMENTAIRE



CULTURE AU POING

Dans la série documentaire "Kiev, un Opéra en guerre", quinze membres de la troupe racontent le surgissement de l'agression russe dans leur travail quotidien. Entretien avec Priscilla Pizzato, auteure, et Eric de Lavarène, réalisateur.

Propos recueillis par Anne Sogno



Priscilla, vous êtes à l'origine de ce projet...

Priscilla Pizzato. Il remonte aux premiers jours de la

guerre. J'ai compris que la culture allait devenir un enjeu fondamental lorsque le chef d'orchestre Valery Gergiev, proche de Vladimir Poutine, et la soprano Anna Netrebko ont été déprogrammés des salles occidentales, que les troupes russes pillaient les musées ukrainiens au fur et à mesure de leur avancée et que les statues de Pouchkine commençaient à être déboulonnées en Ukraine. Avec Arte, nous étions partis sur l'idée de plusieurs épisodes.

Pourquoi ne pas avoir réalisé vous-même la série ?

P. P. Comme j'avais à l'époque un autre film



en fabrication, il s'est avéré compliqué de me charger de la réalisation. Et puis, pour être honnête, je ne sais pas si j'aurais eu le courage de partir en Ukraine. Eric de Lavarène, que je connais depuis longtemps, est un habitué des terrains de guerre. Il en revenait et possédait le précieux sésame délivré par les autorités. Nous avons décidé de travailler main dans la main. C'est donc lui qui a pris et continue à prendre le fameux train de nuit qui traverse la Pologne pour arriver à Kiev.

Eric, quelles difficultés avez-vous rencontrées pendant le tournage ?

Eric de Lavarène. Les alertes rythment la vie quotidienne des Ukrainiens et sont toujours inquiétantes, même si les gens consultent l'appli qui annonce l'arrivée

des missiles comme nous, nous regardons la météo. Elles ont souvent lieu la nuit et interrompent le sommeil. Quant aux alertes diurnes, elles obligent parfois à déplacer les rendez-vous programmés. Début janvier, de nombreuses attaques contre les infrastructures énergétiques ont provoqué des coupures de gaz, d'électricité et d'eau, et rendu le tournage du premier épisode [*« Danser pour résister »*, mis en ligne ce mercredi, NDLR] un peu chaotique.

Sur place, je travaille avec une équipe ukrainienne composée d'une traductrice, d'une preneuse de son et d'une cadreuse qui vient de manière intermittente filmer les spectacles. J'ai été très impressionné par la capacité de résistance et d'organisation des Ukrainiens. A chaque fois qu'un événement décalait le timing, on a toujours pu tourner dans les temps et, finalement, tout s'est toujours bien passé. Les Ukrainiens se débrouillent avec une belle énergie !

Votre série pose la question de l'engagement des artistes et montre le dilemme auquel ils sont confrontés...

P. P. L'idée était de raconter leurs différents destins. Certains sont partis combattre – beaucoup de musiciens ou de danseurs ont pris les armes et sont morts au front –, d'autres sont partis puis revenus, d'autres encore sont restés à Kiev jusqu'à la réouverture du théâtre. Et puis il y a ceux qui ont choisi l'exil. Ce sera le thème du troisième épisode [disponible le 13 décembre. Le quatrième et dernier volet sera mis en ligne le 24 février 2024]. A Kiev, Londres ou Vienne, les artistes continuent à « faire des barres » dans les salles de danse et à déchiffrer





des partitions car le langage artistique est universel et il leur permet de travailler à l'étranger. J'ai été très frappée, par ailleurs, d'entendre à quel point le champ lexical de la guerre s'était immiscé dans leur vocabulaire : ils parlent de la culture comme d'une arme ou d'un champ de bataille... Ces mots révèlent leur état d'esprit combatif, qu'ils soient dans leur pays ou pas. Tous ont le sentiment de se battre et d'aider l'Ukraine depuis la scène ou la fosse d'orchestre.

E. de L. L'un des danseurs s'est engagé comme volontaire dans une clinique mobile et a sillonné le front pour s'occuper des blessés. Il a pris des risques pendant que sa femme et son fils partaient pour l'Italie. Lorsque la situation s'est calmée autour de Kiev, il a décidé de les rejoindre. Mais il continue de s'interroger car il se sent inutile et craint aussi de perdre ses capacités physiques – un danseur ou un chanteur doit s'entraîner tous les jours. S'il retourne en Ukraine, il est possible qu'il ne puisse plus en ressortir. C'est un vrai dilemme ! A l'étranger, il participe à des galas et milite dans des réseaux associatifs pour réunir de l'argent qu'il envoie sur le front. Ses anciens compagnons de l'unité médicale l'implorant de ne pas rentrer et de continuer à envoyer l'argent indispensable pour acheter médicaments et ambulances. Le but de cette série était aussi de montrer que, dans une guerre, il n'y a pas que le front. A l'arrière, les gens participent aussi à l'effort de guerre. Les artistes

sent sur le front de l'art, ils contribuent à tenir l'Ukraine en vie, comme les soldats.

Dans le cas du ballet et de la musique, se pose la question du répertoire russe...

P. P. Dès le début de la guerre, les artistes de l'Opéra national ont décidé collectivement de retirer les auteurs russes du répertoire, ce qui signifie, par exemple, de ne plus jouer la musique de Tchaïkovski alors qu'on connaît la place primordiale que le compositeur occupe... Les différentes générations d'artistes n'envisagent pas le problème de la même façon parce qu'ils n'ont pas tous baigné de la même manière dans la culture russe. Lorsque Anna Netrebko a été déprogrammée du Metropolitan Opera de New York, c'est la soprano Lyudmila Monastyrska, que l'on voit dans le deuxième épisode [« Exister ou disparaître », disponible le 25 octobre], qui l'a remplacée et a salué le public enveloppée dans un drapeau ukrainien. Si cette dernière, qui a grandi avec Borodine ou Tchaïkovski et a connu l'Union soviétique, dénonce la disparition progressive de l'élite culturelle ukrainienne, elle évoque aussi la douleur de devoir se défaire de ce répertoire russe. Mais toute l'équipe du théâtre était d'accord. Il fallait passer par cette éviction, c'était une question morale.

De son côté, Mykola Dyadura, le chef d'orchestre, s'interroge : « Pourquoi cette grande culture russe n'a-t-elle pas sauvé la Russie ? »

P. P. Nous sommes tous globalement persuadés que la culture permet d'élever l'être humain. Mais on sait aussi qu'une culture humaniste et rayonnante n'empêche pas la barbarie, comme la culture allemande n'a pas empêché le nazisme d'advenir. C'est assez triste de devoir s'interdire de lire Tchekhov, ce grand humaniste qui s'est élevé contre le baigne, ou Pouchkine, qui a lui-même été exilé par le pouvoir russe... Cela me ramène à la question qui a motivé ce film : pourquoi choisir un théâtre pour parler de la place de la culture dans la guerre ? Précisément parce que c'est à la fois le lieu de l'ordinaire et de l'extraordinaire. L'extraordinaire, ce sont des horizons poétiques, intellectuels, esthétiques chaque soir renouvelés qui font vibrer une salle et l'élèvent ; et l'ordinaire, ce sont les répétitions, l'administration, le tissu qui manque pour les costumes ou les spectacles sans électricité... Quand on raconte un théâtre, on raconte la place de la poésie dans la guerre même si cela peut paraître dérisoire à certains à côté des vies humaines. L'art est fondamental parce qu'il représente l'âme d'un pays.

Comment les artistes envisagent-ils l'avenir ?

P. P. Exister ou disparaître, ce n'est pas un vain mot. Tout un pan de la culture ukrainienne est déjà détruit, les églises, les bâtiments historiques, les musées et, bien sûr, les artistes morts au front. Ce sera très difficile de reconstruire mais, malgré tout, les artistes et le peuple en général se projettent dans l'avenir, confiants dans le rayonnement de leur culture et l'affirmation de leur identité. ■

“DANS UNE GUERRE, IL N'Y A PAS QUE LE FRONT. LES ARTISTES AUSSI CONTRIBUENT À TENIR L'UKRAINE EN VIE, COMME LES SOLDATS.”

ERIC DE LAVARENE